

peut-être le sauveur de sa race, tandis qu'il en est devenu le mauvais génie, le fléau, presque le destructeur.

### Des agitateurs modèles

Voyez O'Connell. Pendant des siècles son peuple a gémé sous l'oppression, sous une verge de fer. A-t-il jamais songé à lui faire prendre les armes? Non. Et cependant il lui aurait suffi d'un geste pour voir brûler cent mille fusils dans les plaines de Claire ou de Tipperary. Mais O'Connell n'aurait pu se consoler d'avoir fait verser une goutte de sang. Son mot d'ordre était : *Agitate! Agitate!* Sa gloire est d'avoir abattu les murs séculaires de la tyrannie, pan par pan, d'avoir arraché la liberté, lambeau par lambeau, d'avoir obtenu l'émancipation des catholiques, sans jamais avoir fait entendre autre chose que sa voix puissante. Mais cette voix était plus retentissante que le canon Krupp ou la carabine Winchester. Elle resonnait comme un clairon dans toute l'Irlande, remuant toutes les âmes, faisant tressaillir tous les cœurs. Aussi le patriote irlandais, parait-il aux yeux de l'histoire comme l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Aussi n'est-il pas de tache sur cet astre d'une incomparable grandeur. O'Connell mourut en regardant ses os à sa patrie et son cœur à Rome, ces deux patries qui sont l'auticambre de la patrie céleste. C'est une fin digne de sa grande vie. Sur un théâtre plus reculé, au milieu des plaines de la Saskatchewan, Louis Riel aurait pu devenir un quel que sorte l'O'Connell du Nord-Ouest. Il a préféré le sort d'Érostrate met, tant le ten à un temple célèbre pour léguer son nom à la posterité. Et de nos jours que voit-on? Toute l'Irlande est pour ainsi dire aux pieds de Parnell. La Grande-Bretagne a bien un vice-roi à Dublin, mais le roi de l'Irlande est Parnell. Si quelques uns de ses patriotes ont employé le poignard ou la dynamite pour détruire ceux qu'ils considéraient comme leurs oppresseurs, lui a toujours reproché ces moyens odieux, il n'a voulu que de l'agitation légale et constitutionnelle. Et le jour n'est pas éloigné où, grâce à cette agitation incessante, lui et son peuple pourront s'écrier : *L'Irlande est libre!*

### La fin de Riel

La fin tragique de Riel je la regrette, je la déplore. Oui, je regrette qu'il ait fallu donner cette grande leçon d'autorité. Je regrette qu'il ait fallu punir la révolte dans la personne de son chef. C'est le premier échafaud politique que l'on a vu se dresser depuis les jours sombres de 1839; espérons que ce sera le dernier. La mort de Riel, je l'apparis en mer. C'était un soir, le dernier soir que nous passâmes à bord du steamer qui me ramenait au pays. Le ciel était sillonné de météores lumineux qui plougeaient dans la plaine humide

pour ne plus reparaitre. Nous n'étions qu'à cent cinquante milles de terre. Le pilote qui était venu au-devant de nous, nous apporta les derniers journaux de New-York; ils contenaient les renseignements les plus complets sur la fin de Riel et sur l'agitation qui s'en est suivie, agitation immense comme les flots qui nous ballottaient. J'étais tout entier à la joie du retour; mais à cette nouvelle je me sentis le cœur saigner, je me sentis le cœur plein de deuil. J'avais connu Louis Riel à sa sortie du collège. Nous avions tous deux la fête pleine d'illusions hélas! bien effeuillées depuis. J'avais pour lui des sympathies assez vives— Ayant écrit plus tard l'histoire de son père qui fut le libérateur commercial de la Rivière Rouge, il est naturel que je ne fusse pas indifférent au sort du fils, j'avais aussi connu sa mère, sa bonne mère— et quelle est la mère qui ne l'est pas? et je me figurai son inconsolable douleur, toute l'amertume de larmes qui ne se lassent pas de couler. Les anciens appelaient avec raison la guerre l'ennemie des mères— *belli matribus detestata*. Et, puis, si coupable que soit un fils, quelle est la mère qui ne lui pardonne pas, qui ne lui trouve pas des excuses? La mère est non seulement un trésor de bonté, c'est encore un trésor de miséricorde— Vons tous qui, plus heureux que moi, possédez cet ange tutélaire, l'ange du foyer, vous me comprendrez. En cette heure attristée, je songeai aussi à ces paroles de Napoléon, qui, lui, a fait pleurer tant de mères— paroles qui avaient une si douloureuse actualité : "Le sang appelle le sang, c'est la réaction naturelle, " inévitable, infaillible; malheur à qui le " provoque! Quand on s'obstine à susciter " des troubles civils et des commotions politiques, on s'expose à en tomber victime." Mais tout en sympathisant avec la famille de Riel, je me surpris aussi à pleurer avec les parents, avec les amis des autres victimes, et il en est plus de deux cents de cette guerre fratricide. En cette ville même, nous avons vu passer le cortège funéraire qui accompagnait à leur dernière demeure deux braves, morts au champ d'honneur, morts pour la patrie. Nous avons payé la dette terrible du sang. Combien sont coupables ceux qui attirèrent sur leur pays de pareils fléaux!

### Ceux qui ont demandé la tête de Riel

Pour soulever le sentiment catholique contre le gouvernement, on a dit que la mort de Riel avait été arrachée, decretée, par les orangistes. Ou est la preuve? On se sert des orangistes comme d'un épouvantail. Ce qui est vrai, c'est que la presse anglaise, à de rares exceptions près, demandait que la sentence fut exécutée. Le *Globe*, le *Free Press* d'Ottawa et le *Free Press* de Winnipeg, trois des principaux organes du parti libéral, ont réclamé à grands cris la tête de Riel. Depuis mars jusqu'à octobre 1885, le *Globe* n'a cessé d'écrire que Riel